

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



***Vivement la vie!* de Jean-Yves Dupuis**

Jean-Yves Dupuis. *Vivement la vie!* Montréal, Pierre Tisseyre, 1984, 228 p.

Gilles Pellerin

Number 37, Spring 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39925ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pellerin, G. (1985). Review of [*Vivement la vie!* de Jean-Yves Dupuis / Jean-Yves Dupuis. *Vivement la vie!* Montréal, Pierre Tisseyre, 1984, 228 p.] *Lettres québécoises*, (37), 26–27.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1985

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

sont, même dans le cadre de la fiction, assez rigides, trop en tout cas pour les propensions à la digression de Roch Carrier.

Encore là, le roman pour touffu qu'il puisse paraître, ne déroge pas à la ligne de cohérence qui a été tracée de la manière la plus claire, qui soit, c'est-à-dire par le biais de la métaphore du chemin. Cette route que l'on construit à Saint-Toussaint permet la focalisation des péripéties, avanies, ambitions, supputations, tractations, elle permet de mesurer le temps et la fidélité au Cheuf. Elle est surtout une parabole sortie tout armée de la cuisse de Jupiter, parabole polysémique pouvant servir à discrétion pour chacun ayant des prétentions à la sagesse: cette route mène au ciel, au pouvoir, à l'âge adulte, à l'aube d'une ère nouvelle. Et à la mort. Comme si le roman n'était déjà pas suffisamment pourvu de personnages qui, comme le curé, le ministre et les journalistes, ont la sagacité proluxe, la narration renchérit sans cesse, surtout sans crainte de l'étirement et de la redite. On se dit alors qu'il est long le chemin! Mais comme l'auteur a l'intelligence de disposer un cul-de-sac (dont je me garderai de préciser la teinte électorale) au bout de son chemin, la farce triomphe finalement. La dernière phrase du roman semble indiquer que l'oméga n'est pas pour tout de suite: «Tout allait commencer» (p. 544). □

1. Roch Carrier. *De l'amour dans la ferraille*. Montréal, Éditions internationales Alain Stanké, 1984, 544 p.
2. Roch Carrier. *La Guerre, yes sir!*. Montréal, Éditions du Jour, 1968, 124 p. Un premier livre, *Jolis deuils*, recueil de contes, avait paru en 1964.
3. Comme Roch Carrier cherche constamment à recentrer l'action à Saint-Toussaint, il coupe court à l'identification référentielle qui aurait pu, par exemple, nous servir des calques de Georges-Émile Lapalme ou de Joseph Charbonneau et, pire, nous prédire la Révolution Tranquille!
4. L'un des trois compères s'appelle Innocent Loiseau. Les lecteurs de Philippe Hamon («Pour un statut sémiologique du personnage», *Littérature* no 16, 1972), habitués à considérer a priori le personnage comme un signe et non comme une entité entièrement redevable à la *mimesis* anthropomorphe, auront immédiatement flairé le potentiel allégorique du personnage.

Roman
par Gilles Pellerin

Vivement la vie!

de Jean-Yves Dupuis

La production narrative des dernières années a levé le tabou sur l'inceste¹. Toutefois, le ton restait dans l'ensemble plutôt grave. Le roman de Jean-Yves Dupuis, son premier, *Vivement la vie!*², se démarque sur ce point puisque jamais le délicat sujet de l'inceste n'est traité sur le mode tragique. Il n'emprunte pas davantage d'avenue psychanalytique, anthropologique ou toute autre voie qui serait d'ordre explicatif, à tel point que les lecteurs risquent de se demander très longtemps quel est le propos du roman. La ligne dramatique est plutôt modulée au gré de la conscience des personnages

qui, justement, ne sont conscients que bien tard du caractère incestueux de la relation vécue par Julie et le narrateur, son frère. Que cette relation soit située sur l'axe horizontal soeur/frère (plutôt que sur l'axe vertical père/fille), à l'exclusion de toute violence, dans le consentement mutuel, n'est peut-être pas étranger à cette situation.

Le récit est découpé sous forme de journal ou plutôt de carnet de notes sur la vie de tous les jours, carnet tenu par un jeune homme dans la vingtaine dont la vie avec sa blonde Marie est entrecoupée de retrouvailles familiales, sinon envahie par ses soeurs Francine, Catherine et Julie, la cadette. Bien sûr, le point de vue est partial mais cet attribut me semble moins important que l'indifférence générale du ton. Il s'ensuit que l'inceste, loin de surgir brusquement comme une blessure ou comme une fatalité, survient comme par glissement. S'il y a blessure, elle est infligée aux aînées et à Marie et non pas à Julie ou au narrateur³.

Les conséquences de ce regard indifférent sont plus lourdes quand on délaisse le niveau des personnages pour celui du discours. De même que le narrateur raconte des événements qui semblent n'avoir sur lui aucune prise, le récit n'adhère à rien de bien tangible. Il se confine à peu près toujours dans l'anecdote et le dialogue de service. Rien ici n'a de consistance, tout est inféodé à une suite d'actions (sans cette densité qui,



dans les oeuvres de passion, force les personnages à se révéler, à se commettre) dont voici deux exemples types de déroulement: on se dispute, on se tabasse joyeusement puis la perdante s'enferme pour bouder; on se saoule la gueule, quelqu'un doit être porté jusqu'à la maison et là le souci primordial est de déterminer qui déshabillera qui (la scatologie est facultative et sans supplément). En permutant l'une et l'autre de ces séquences, l'auteur a réussi à étirer le roman mais le procédé a pour fâcheuses conséquences de ne pas asseoir de véritable progression dramatique et de ne jamais révéler que la même facette de chacun des acteurs. Viennent-ils à allonger le bras, ils trouvent une bouteille de bière ou de vodka mais hors la bouteille, le lit ou la baignoire, moteur et lieux privilégiés de la dispute et de la réconciliation, il n'y a que le vide. Le souci méticuleux qu'on a pris à répartir équitablement les événements ne réussit en somme qu'à faire partager aux lecteurs la vacuité des scènes rapportées:

Francine a passé toute la journée étendue au soleil. Catherine, elle, est partie ce matin et est revenue en fin d'après-midi: une longue marche en forêt, qu'elle a dit. Julie a pratiqué le violon et la flûte. Pas besoin de radio, dit Francine. Julie peut très bien faire l'affaire. En fait, elle nous casse plus souvent les oreilles avec son «hymne à la joie» tiré de la neuvième de Beethoven. Puis dans la soirée, nous nous sommes retrouvés autour de la table de cuisine, Julie à la flûte, Francine s'essayant à la cuisine et Catherine assise là à ne rien faire que se décrotter le nez. (p. 11)

La prose n'a pas l'envergure voulue pour réchapper de telles scènes:

J'ai rencontré Julie dans la rue cet après-midi. Il a fallu que je lui saisisse le bras pour qu'elle s'arrête, elle est toujours en train de fixer ses pieds ou le trottoir quand elle marche. Un affreux monstre passerait près d'elle qu'elle ne s'en apercevrait même pas. Elle a fini pas sortir des nuages et me reconnaître.

— Ah!... a-t-elle dit.

Puis elle s'est arrêtée et m'a regardé. (p. 28)

Je risque le mot *maladresse* dans une séquence comme celle-ci:



Julie a décidé finalement, au dernier instant, de ne pas repartir avec Francine. Elle resterait quelques jours de plus. Catherine avait accepté de l'héberger. Elle est arrivée chez moi ce matin. En la voyant sur le seuil de la porte, j'ai été un peu surpris, je lui ai demandé ce qu'elle faisait là. Bon! elle a répondu ce que je viens de vous raconter. Je l'ai fait entrer. (p. 141)

Quant à Julie qui, après tout, est outre le narrateur le principal personnage, voici comment elle nous est présentée:

Julie n'a pas plus de vingt ans, elle est toute menue, très mince, mais assez élancée, ses cheveux sont longs et châtain, son visage est joli, charmant. (p. 35)

Qu'on comprenne bien que je ne réclame pas de blason mais un contour plus dessiné qui fasse de Julie une femme de ce siècle ou même la soeur de quelqu'un! Et je ne parle pas de la richesse lexicale, de la puissance d'évocation contenue dans les verbes.

Il va de soi que dans un roman où abondent les scènes de toilettes, de baignoire et de plumard, s'exprime de-ci de-là la conscience métadiscursive que certains passages puissent choquer (p. 110, 208) et s'affirment certaines intentions iconoclastes.

Je lui ai dit [...] qu'elle n'avait pas besoin de l'université pour apprendre et que d'ailleurs c'était même préférable, parce qu'on y était plus versé dans l'art de se poigner le cul. (p. 207)

Ces velléités sont contrebalancées par des touches de philosophie bon-papa («N'essaie pas de te comporter selon un modèle. C'est toi seule qui sait (sic) ce que tu ressens et ce que tu as à faire.»; p. 128). mais surtout elles sont dissoutes par l'atmosphère monocorde perceptible et dans l'histoire et dans le discours. Les tergiversations dialogiques au nom de la badinerie et de la *mimesis* n'ont d'autre effet que de diluer des scènes déjà fades.

Je me rends compte que j'ai esquissé une image bien peu indulgente d'un roman écrit sans prétention, ce qui est remarquable, considérant la thématique choisie, et d'autant plus méritoire qu'il s'agit pour Jean-Yves Dupuis d'une première oeuvre. Sans aller jusqu'à m'attarder sur ma certitude qu'un premier roman n'est jamais aussi mauvais que ce qu'en disent les critiques (car on sait à quel point pareille situation éveille le gâtisme atavique des chroniqueurs), je n'en déplorerais pas moins les lacunes éditoriales du CLF. Certes, le travail d'édition est particulièrement délicat quand un nouvel auteur est en cause puisqu'il risque de se faire dans le sens du nivellement par la norme, donc au détriment du renouvellement. Cependant, cette nécessaire prudence n'exclut pas une intervention dans le matériau grammatical quand, comme ici, on accorde systématiquement mal les relatives qui ne relèvent pas de la troisième personne (sur le modèle du *c'est toi qui disais* déjà cité), sans parler de la confusion très gênante qui est faite entre *se* et *nous* dans les pronominales («quelque chose qui *nous* permettrait de s'arroser le gosier», p. 117; voir aussi p. 27 et 208). Au delà de ces évidences, des erreurs d'ordre diégétique (par exemple, la confusion entre *ici* et *à ce moment-là*) ont survécu jusqu'à la publication, ce qui incite à croire qu'on n'a pas accordé toute l'attention requise à *Vivement la vie!* L'enthousiasme d'un jeune auteur mérite mieux que cela. □

1. Je cite en vrac *Kati, of course* de Julien Bigras (LRP/Mazarine, 1980), *Una* de Lévy Beaulieu (VLB, 1980), *Et je pleure* de Josette Pratte (Laffont, 1981), *Josée* de Lise Bourdeau (Mille Roches, 1982) et *Emmanuelle en noir* de Suzanne Paradis (Leméac, 1982).
2. Jean-Yves Dupuis. *Vivement la vie!* Montréal, Pierre Tisseyre, 1984, 228 p.
3. On apprend in extremis qu'il s'appelle Jean-Yves Dupuis, parfait homonyme de l'auteur, ce qui n'est pas sans intérêt dans un roman écrit au je.